

// Parce qu'on habite tous dans le même pays, on a tous les mêmes avantages sociaux... //

«...mais ce n'est pas moi que tu verrais dans la rue avec un cran d'arrêt, pas vrai? Je ne suis pas une personne violente. Je sais ce que j'attends de la vie - je veux être capable de donner à ma famille ce dont elle a besoin, je veux avoir une maison confortable pour qu'on puisse y vivre bien à l'aise tous ensemble. Et mes enfants, je sais ce que je veux pour eux et ce qu'ils veulent pour eux-mêmes - ils travaillent dur pour leurs études au lycée et à l'université, comme ça ils se trouveront un bon travail pour fonder leur propre famille et subvenir à ses besoins. Mais ce que les Noirs en attendent... je n'en ai pas la moindre idée.»

cargo5

Dans le blanc des dents

Nick Gill

27.02
/ 19.03

mise en scène

Collectif Sur un Malentendu
traduction

Elisabeth Angel-Perez

titre original

Mirror Teeth

jeu

Léonard Bertholet

Emilie Blaser

Cédric Djedje

Pierre-Antoine Dubey

Nora Steinig

Coproduction Collectif sur un Malentendu, POCHE /GVE, Théâtre Populaire Romand (TPR) La Chaux-de-Fonds, Les Colporteurs, L'Arsenic - Centre d'art scénique contemporain Lausanne

SAISON_D'EUX

Théâtre / Vieille-Ville
Rue du Cheval-Blanc 7 / 1204 Genève
+41 22 310 37 59 / billetterie@poche---gve.ch
www.poche---gve.ch

POCHE / GVE



contact presse

Julia Schaad
presse@poche---gve.ch

POCHE /GVE
Administration
4, rue de la Boulangerie
1204 Genève
+41 22 310 42 21
www.poche---gve.ch

dramaturge saison d'eux

Pauline Peyrade

identité visuelle

Pablo Lavalley — oficio / (logo : BCVa / Manolo Michelucci)

cargo5

27.02
/
19.03

_ Dans le blanc des dents

texte_Nick Gill
traduction_Elisabeth Angel-Perez
mise en scène_Collectif Sur un Malentendu

Autres dates en Suisse
25-28.01.17_TPR
01-04.02.17_Arsenic

jeu Léonard Bertholet, Emilie Blaser, Cédric Djedje,
Pierre-Antoine Dubey, Nora Steinig

accompagnateurs Claire Deutsch, Cédric Leproust

scénographie Chloé Dumas

lumière Joana Oliveira **son** Aurélien Chouzenoux

costumes Véronica Segovia **confection des costumes** Domitile
Guinchard **construction décor** Valère Girardin, Hervé Girardin

administration compagnie Olivier Blättler

Titre original *Mirror Teeth*.
The Agency (London) est
agent théâtral du texte
représenté. La pièce a été
créée le 5 juillet 2011 au
Finborough
Theatre et
est publiée par
Oberon Books.

coproduction Collectif Sur un Malentendu, POCHE /GVE,
Théâtre populaire romand La Chaux-de-Fonds, Centre
neuchâtelois des arts vivants, Les Colporteurs, avec le soutien
du Comité régional franco-genevois (CRFG), Arsenic - Centre
d'art scénique contemporain Lausanne

Avec le soutien du
Comité régional franco
genevois (CRFG), de la
Loterie Romande, de la
Fondation Nestlé pour
l'Art, du Pour-cent culturel
Migros et de
Pro Helvetia.

synopsis et présentation

Dans la famille Jones, il y a le père, James, la mère, Jane, la fille, Jenny et le fils, John. James, le père, tient un petit commerce spécialisé dans la vente d'armes aux particuliers. Jane, la mère, est passée maître dans l'art de tenir sa maison et d'esquiver les voyous capuchés qui squattent les trottoirs du voisinage. Un soir où John, le fils, revient de l'université, Jenny, la fille, ramène à la maison son nouveau petit ami, un jeune homme au nom délicieusement exotique : Kwesi Abalo. Qu'à cela ne tienne, on n'a aucun tabou chez les Jones. Absolument aucun.

Comédie décapante, *Dans le blanc des dents* s'attaque à la bien-pensance de la petite bourgeoisie anglaise pour en révéler les mensonges, les travers et l'hypocrisie. À travers l'histoire d'une famille bien sous tous rapports, il dresse un portrait farcesque et hautement critique de notre société, société en proie au politiquement correct, au racisme inassumé, aux pulsions sexuelles réprimées. Dans l'intimité d'une chic maison de banlieue, derrière les rideaux de laine, se jouent les pires comédies humaines, dont l'auteur Nick Gill s'empare avec finesse et insolence pour nous les servir sur un plateau.

Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
www.lecourrier.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 7'396
Parution: 5x/semaine



N° de thème: 833.022
N° d'abonnement: 3003650
Page: 12
Surface: 59'733 mm²

Le collectif Sur un malentendu revient avec un texte aiguisé sur le racisme. *Dans le blanc des dents*, comédie anglaise grinçante, est à voir sans faute au Poche à Genève

Le racisme à la machette



La famille Jones au complet dans cette satire sociale féroce.
RENAUD DOBECK

CÉCILE DALLA TORRE

Théâtre ► Ils se sont connus pendant leur formation à la Manufacture de Lausanne. Emilie Blaser, Cédric Djeje, Pierre-Antoine Dubey et Nora Steinig forment le collectif Sur un malentendu. Ce dernier est aussi constitué des comédiens-ne-s Cédric Leproust et Claire Deutsch, absents du plateau de *Dans le blanc des dents*, où Léonard Bertholet vient compléter la distribution.

Tous poursuivent leur carrière en marge du groupe mais explorent, ensemble, une autre façon de concevoir la mise en scène. Leur manière de faire? «Un théâtre construit sans metteur en scène, dans la confrontation de leurs six

expériences, guidé par le jeu de l'acteur, fondé par le texte et questionnant ses propres limites», comme le définit la compagnie.

Après *Les Trublions* de Marion Aubert, brillant délire politico-trash sur la tyrannie du pouvoir, ce collectif de jeunes trentenaires, qui s'impose en Suisse romande dans le sillage des Chiens de Navarre, poursuit son exploration des textes contemporains sans compromis, avec humour et une délicate insolence.

Commerce d'armes en toile de fond

On les avait laissés avec leur deuxième opus, *Tristesse animal noir*, drame percu-

tant de la jeune auteure allemande Anja Hilling, où il s'agissait de questionner la responsabilité du groupe, sur fond de revival seventies, impliqué dans un incendie de forêt. Renouant avec la verve comique des *Trublions*, *Dans le blanc des dents* (*Mirror Teeth*, 2011), leur troisième mise en scène, possède ce même souffle radical et osé qui fait la patte du collectif. Après le TPR de La Chaux-de-Fonds et l'*Arsenic* de Lausanne, la pièce est à voir sans faute au Poche à Genève jusqu'à la fin de la semaine.

Bienvenue dans l'intimité de la famille Jones, aux mœurs sexuelles particulièrement débridées. Le père (Pierre-Antoine Dubey), toujours à la lisière du pédophile



et de l'homme violent, n'est autre qu'un petit marchand d'armes autoritaire, qui finira par exporter sa boîte et sa famille au Moyen-Orient. Le dépaysement implique ainsi une proximité géographique avec les groupes armés, qui devrait faire fleurir son petit commerce. De quoi, en outre, ramener le petit copain de sa fille, d'origine africaine (Cédric Djeje), qu'il recrute dans son entreprise et embarque dans l'aventure, au plus proche de ses racines, estime le couple parental.

Le fils (Léonard Bertholet), gringalet timide venant de faire son entrée à l'université, est également du voyage. De même que la mère (Nora Steinig), qui a l'art d'embarquer dans ses valises ses habitudes de femme au foyer bourgeoise en quittant l'Angleterre.

Emilie Blaser, elle, endosse à la fois le personnage de la fille («de 18 ans sexuellement active») et celui de la petite copine du frère. Toutes deux incarnent une féminité désinhibée face à leur partenaire. L'ambiguïté soulevée par ce double rôle ne manque pas d'exacerber la question de l'inceste (ou plutôt du viol) entre frères et sœurs, dévoilé dans une scène particulièrement explicite (la pièce est déconseillée aux moins de 15 ans).

Sexualité frustrée

Or ce texte à l'ironie mordante aborde surtout frontalement la thématique du racisme, en plus de s'atteler au thème de

la sexualité frustrée (ou débordante, c'est selon). Le collectif s'en saisit avec des partis pris de mise en scène vivants et décalés, impliquant de joyeuses, voire d'innovantes trouvailles. Les *black out* sur fond de techno au beau milieu de petites scènes du quotidien dignes d'une série télé ou d'une pub pour une assurance vieillesse, soulignent bien le ton de la comédie.

Mais surtout, ils donnent ce petit grain de folie à une maîtresse de maison déjà hystérique, qui voit en chaque Noir un homme potentiellement armé d'un couteau susceptible de semer le trouble et d'engendrer la terreur. Ces *black out* sont aussi annonciateurs d'un drame que l'on sent poindre inexorablement.

Nick Gill, brillant dramaturge de 37 ans publié et joué en Angleterre, également scénariste, musicien de rock et compositeur, notamment pour le théâtre, signe là une critique sociale féroce au cynisme exacerbé. Le collectif Sur un malentendu s'en empare avec brio en donnant le meilleur de son jeu de scène. L'hilarité l'emporte sur la consternation. I

Dès 15 ans, jusqu'au 19 mars, Théâtre Pache/GVE, rés. 022 310 37 59, www.pache--gve.ch

A l'issue de la représentation du 16 mars, discussion sur le racisme et la xénophobie, en prologue à la Journée internationale pour l'élimination de la discrimination raciale du 21 mars.

Dans le blanc des dents



Le Temps 4 Mar 2017 M.-P. G.

Le collectif Sur un malentendu est une des jeunes compagnies les plus passionnantes du moment. Issus de la Manufacture, ses membres plébiscitent un théâtre total qui mêle texte, jeu, travail du son et travail de l'image. Leur précédente création, Tristesse animal noir, de l'Allemande Anja Hilling, démontrait une étonnante maîtrise de ces moyens d'expression. Dans le blanc des dents, de l'Anglais Nick Gill, est moins convaincant. Plus prévisible en termes d'écriture (les Blancs sont forcément bourgeois, pervers et racistes), moins fluide dans la mise en scène, ce spectacle plaît par instants, mais ne remplit pas complètement sa fonction de poil à gratter intellectuel. Cela dit, on applaudit Nora Steinig, en maîtresse de maison survoltée. GENÈVE. Le Poche. Jusqu'au 19 mars. www.poche.ch

Hauptausgabe

24 Heures Lausanne
1001 Lausanne
021/ 349 44 44
www.24heures.chGenre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 27'798
Parution: 6x/semaineN° de thème: 833.022
N° d'abonnement: 3003650
Page: 25
Surface: 21'664 mm²

Les goûts sûrs et affirmés du Collectif sur un Malentendu

Scène

Issue de la Manufacture, cette troupe tourne avec «Dans le blanc des dents», vu à l'Arсенic. Critique

En trois spectacles, le Collectif sur un Malentendu a réussi à affirmer sa patte. A se faire remarquer sur les scènes romandes tournées vers le théâtre contemporain. Après *Les Trublions* (2013) puis *Tristesse animal noir*, présenté la saison dernière, *Dans le blanc des dents* prouve que les talents (individuels) ne s'annulent pas nécessairement quand ils s'additionnent. Et que le théâtre construit sans le regard prééminent d'un metteur en scène

peut aboutir à des objets achevés. Ambitieux. Engagés. C'est, précisément, la motivation qui a réuni Emilie Blaser, Claire Deutsch, Cédric Djejde, Pierre-Antoine Dubey, Cédric Leproust et Nora Steinig.

Avec leur dernière création - présentée la semaine passée à l'Arсенic et jouée dès le 27 février au Poche, à Genève -, la clique de comédiens issus de la Haute Ecole de théâtre romande La Manufacture enfonce un peu plus son clou. Caustique et dérangement, la pièce du jeune britannique Nick Gill porte un regard implacable et tragique sur le racisme ordinaire, le brouillage des valeurs et les rapports de force qui secouent notre société et, sur scène, une famille



SAMUEL RUBIO

Emilie Blaser - excellente d'un bout à l'autre de la pièce - et Cédric Djejde incarnent le couple par qui le scandale arrive.

étriquée dans sa bêtise xénophobe et ses faux-semblants. Quand la fille introduit, à la maison, son petit ami d'origine africaine, les travers petits bourgeois ravagent tout sur leur passage. Le texte est cru et incisif. Le collectif s'en inspire pour proposer une mise en scène acide. Qui ne déroge, certes, à aucun standard de la mise en scène contemporaine. Qui finirait presque par paraître lisse, tant les ingrédients sont finement associés. Mais qui dénote, surtout, d'une maîtrise du rythme et de l'esthétique générale du spectacle. Avec l'indispensable: la recherche astucieuse d'ingrédients scéniques dans le seul but de mettre en valeur tout ce qui fait le sel du texte. **G.CO.**



Famille raciste avec Noir: le fils (L. Bertholet), le père armurier (P.-A. Dubey), le gendre (C. Djedje), la mère (N. Steinig) et la fille (E. Blaser).

Le politiquement correct s'en prend plein les dents

Théâtre

Avec «Dans le blanc des dents», le collectif lausannois Sur un malentendu décoche un uppercut sans équivoque contre le néocolonialisme

Vous en sortirez forcément groggy. Secoués par une déflagration qui concentre humour, violence et insolence dans un même explosif. Le cocktail est dû aux six membres du collectif Sur un malentendu, issus de la Manufacture, et déjà repérés grâce à ses *Trublions* suivis d'une *Tristesse animal noir*. Obéissant à la contrainte du Poche qui exige l'interprétation de textes ultratemporains, la troupe autogérée jette son dévolu sur *Mirror Teeth*, que le Britannique Nick Gill publie en 2011. Rebaptisée *Dans le blanc des dents* par la traduction française, cette satire à haute teneur en soufre a incité le Théâtre populaire romand (La Chaux-de-Fonds) et l'Arsenic (Lausanne) à coproduire le projet avec le théâtre en Vieille-Ville.

Dans un intérieur bourgeois intégralement tapissé de motifs assortis cohabitent les quatre membres d'une famille nucléaire répondant au banal patronyme de Jones. Un cynique papa vendeur d'armes, son épouse au foyer en proie à une tenace frustration sexuelle, le fiston universitaire confit de mauvaise foi et la lycéenne en quête d'ivresses érotiques. Dans leur sa-

lon, on vocifère des platitudes farcies de propos racistes et d'allusions incestueuses comme on sonne l'appel à la caserne. «La vie est belle, pas vrai?» répète-t-on quand on ne martèle pas la priorité du «flux des capitaux» sur la vie humaine. Il s'agit de ne jamais relâcher le sentiment d'appartenance à une même caste, et de soumettre ses pulsions à une constante répression. Sans parler des doutes, qu'on étouffera sous les préjugés.

Alors, bien sûr, ça finit par péter. Inoculez un corps étranger à cet organisme grippé, vous verrez les comportements s'affoler - de désir ou de cruauté. C'est ce qui arrive quand la cadette ramène son nouvel amoureux à la maison: un Noir prénommé Kwesi. Et la tension sera encore décuplée quand le quintette in corpore ira faire commerce de ses fusils d'assaut dans un pays du Moyen-Orient...

Dans le blanc des dents ne vient pas cinquante ans après remâcher l'antiracisme d'un *Devine qui vient dîner*. Avec une verdeur inédite, énergiquement relayée par les comédiens-metteurs en scène (époustouflantes Nora Steinig et Emilie Blaser), sa rhétorique torpille au contraire la xénophobie, la perversion et jusqu'au totalitarisme inavouables qui rampent aujourd'hui sous le vernis du politiquement correct. **Katia Berger**

«Dans le blanc des dents»

Le Poche Genève, jusqu'au 19 mars, 022 310 37 59, www.pocheg-ve.ch

GRINCEMENTS DE DENTS AU POCHE /GVE

« La famille Jones, c'est un peu le Pays Jones, avec ses propres règles, ses propres fonctionnements qui sont vraiment poussés à l'extrême. Mais ce système fait écho à quelque chose de plus universel. »



Collectif Sur un Malentendu © DR

James, Jane, John et Jenny forment la parfaite petite famille anglaise, bien-pensante et bien sous tous rapports. Avec l'arrivée de Kwesi Alabo, le nouveau petit ami de Jenny, c'est tout leur univers qui va partir en miettes, dénonçant ainsi l'hypocrisie d'une société repliée sur elle-même jusqu'à l'étouffement. Cette comédie drôle et cynique est à l'affiche du POCHE /GVE jusqu'au 19 mars.

Dans le blanc des dents est un texte de l'auteur britannique Nick Gill dont s'est emparé le collectif Sur un Malentendu. Ce groupe formé de six jeunes comédiens issus de la Manufacture a la particularité de ne pas avoir de metteur en scène. Émilie Blaser, Cédric Djedje, Pierre-Antoine Dubey et Nora Steinig interprètent ainsi les membres de la famille Jones. Claire Deutsch et Cédric Leproust, déjà sur d'autres activités, sont cependant à leur côté en tant qu'accompagnateurs. Afin de compléter la distribution, le Collectif a accueilli un septième membre, Léonard Bertholet. Ensemble, ils nous expliquent leur intérêt pour cette pièce, ainsi que leur fonctionnement atypique.

Comment définiriez-vous la famille Jones ?

Pierre-Antoine Dubey : Petite bourgeoisie anglaise, ultralibérale, nationaliste. La famille Jones, c'est un peu le Pays Jones, avec ses propres règles, ses propres fonctionnements qui sont vraiment poussés à l'extrême. Mais ce système fait écho à quelque chose de plus universel.

Claire Deutsch : Chaque membre est représentatif de son statut. Par exemple, la mère est une femme au foyer, le père est celui qui travaille... Chacun remplit son rôle. C'est comme si cette famille est une norme posée. On a l'impression que l'écrivain a décrit une famille générale qui n'existe pas, personne ne peut être générique à ce point.

Cédric Leproust : Chaque personnage est un cliché dans la manière dont il est caractérisé. Ils me font un peu penser à des caricatures de Charlie Hebdo: des personnages très grossiers, de gros traits, des caractéristiques très fortes. Ils sont des fonctions avant d'être des personnages.

Pierre-Antoine : J'ai l'impression que l'on pense que les personnages sont caricaturaux parce que la situation qu'ils vivent est incroyable, mais cela fait aussi écho à un certain type de discours aujourd'hui décomplexé, dans le cas du racisme ou lors de débats comme le mariage gay. Beaucoup de choses qu'on ne pensait pas pouvoir entendre il y a dix ans sont beaucoup plus tolérées.

Quels dangers représente Kwesi, le petit ami noir de Jenny ?

Cédric L. : La peur de l'autre, de l'inconnu. Ils sont tellement cadrés que, dès qu'il y a un élément étranger, ils n'ont plus de repères. L'étranger pour eux est comme une maladie, ou une particule d'air qui s'incrusterait dans un laboratoire aseptisé pour tout faire exploser.

Pierre-Antoine : Il y a aussi la notion de pouvoir. Le père, par exemple, règne avec sa femme sur ce monde lissé et réglementé. Quand il se rend compte que tout part en vrille, il a peur de perdre le contrôle.

Claire : La menace vient aussi de l'intérieur parce qu'il y a chez cette famille une impossibilité à concevoir une présence étrangère. Ils sont dans une incapacité de rêver un autre système, et c'est comme cela qu'ils vont être écrasés et basculer psychiquement. En refusant de sortir de ce monde, c'est la folie qui les guette. Seule Jenny essaie de planter une graine pour bousculer ce milieu,

en disant ce qu'elle pense avec son désir, sa jeunesse, son adolescence. Mais le tout finit par se désintégrer. Cet univers devient autophage, ce qui est représentatif de notre monde et de son rapport aux frontières.

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans le texte de Nick Gill ?

Cédric Djedje : C'est d'abord une commande du POCHE /GVE, mais on s'en est réellement emparé parce que les thématiques abordées nous parlent: le racisme, le post-colonialisme, le rapport au capitalisme comme croyance...

Émilie Blaser : C'est un texte qui offre beaucoup à jouer. En tant que comédien, on est face à des personnages, des situations qui amènent cette joie de se retrouver pour jouer et rire ensemble.

Claire : Dans toutes les pièces que nous avons traitées, il s'agit toujours d'un groupe et de son fonctionnement, des rapports qui se tissent entre les membres. Dans notre précédente production nous avons exploré les amis et le couple, ici on explore la famille et ses stéréotypes. Ces problématiques nous intéressent beaucoup en tant que miroir du collectif, il y a une sorte de pendant entre les questions abordées dans la pièce et notre propre fonctionnement.



La langue de Nick Gill est très incisive tout en restant détachée par rapport à la violence des propos. Quelle incidence cette langue a-t-elle sur vos choix de jeu ?

Émilie : Cette langue est tellement claire et écrite qu'il nous suffisait de la suivre. C'est génial pour un acteur de pouvoir simplement suivre une partition mais cela a aussi un côté contraignant, car le texte laisse finalement peu de libertés.

Léonard Bertholet : On a essayé par exemple un jeu plus naturaliste mais on se rendait compte sur certaines scènes que ce n'était pas possible, la caricature est dans l'écriture. En même temps, certains personnages échappent un peu à cette caricature, comme les enfants. Ils n'ont peut-être pas encore été formatés, n'ont pas encore assimilé les carcans de pensée et ils essaient d'être plus libres.

Cédric L. : Ce qui est intéressant, c'est qu'ils ne s'expriment pas de la même manière pendant les scènes avec les parents et celles où ils se parlent entre eux. Avec les parents, ils utilisent les mêmes pensifs communs mais ces derniers ont tendance à disparaître quand ils sont entre jeunes.

Comment avez-vous imaginé la pièce qui fait office de décor ?

Nora Steinig : Vu que c'est une commande du POCHE, le décor a été pensé pour être monté ici. Nous avons cependant commencé avec une tournée au Théâtre Populaire Romand et à l'Arsenic qui sont des salles beaucoup plus grandes pour lesquelles nous avons agrandi le dispositif. Ici nous l'avons ramené à sa taille initiale.

Léonard : Nous voulions traiter cette pièce comme un appartement témoin chez Ikea, tout en le déviant un peu

Cédric L. : Au premier abord, cela ressemble à un simple intérieur de salon. Une tapisserie revient cependant, tant que sur le mur que sur le sol ou des éléments de costumes. Elle est composée de petits éléments qui racontent la pièce: des drapeaux anglais, beaucoup d'armes, des cupcakes, des bananes en référence au colonialisme. Nous avons ainsi imaginé une sorte d'écusson ou d'armoiries familiales qui marque le sentiment d'appartenance mais aussi l'enfermement.

Léonard : C'est surchargé et cela représente aussi la tradition, le poids de l'histoire sur cette famille.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de fonder un collectif et comment fonctionnez-vous en l'absence d'un metteur en scène ?

Cédric L. : Initialement, c'est un projet sur lequel on a décidé de se retrouver en sortant de la Manufacture en 2013 qui s'appelait

Les Trublions. Nous avons pris beaucoup de plaisir sur ce spectacle, à répéter mais aussi à inventer le langage du collectif où il n'y a pas de metteur en scène, nous avons trouvé qu'il y avait là quelque chose d'intéressant à développer.

Claire : Pour que cela fonctionne, il n'y a pas vraiment de recette. Nous avançons à tâtons, on se parle beaucoup et réfléchissons ensemble aux configurations qui étaient différentes pour chaque spectacle. À chaque fois, nous avons un ou plusieurs accompagnateurs qui sont des regards extérieurs mais toutes les décisions sont prises par le groupe.

Léonard : Il faut aussi dire que beaucoup du travail vient du plateau. Les idées viennent de l'intérieur et non de l'extérieur, nous voyons directement ce qui fonctionne dans le jeu et ce qui nous donne du plaisir en tant que comédiens.

Propos recueillis par Marie-Sophie Péclard

Dans le blanc des dents, un texte de Nick Gill mis en scène par le collectif Sur un Malentendu à découvrir au POCHE /GVE du 27 février au 19 mars 2017.

Renseignements et réservations au +41.22.310.37.59 ou sur le site du théâtre www.pochegve.ch

théâtre le poche - gve (cargo 5)

Dans le blanc des dents

Jusqu'au 19 mars, sur la scène du Poche, le Collectif romand Sur un Malentendu, composé d'anciens élèves de la Manufacture, porte en scène, « collectivement » la comédie drolatique et décapante du talentueux Nick Gill qui dresse le portrait d'une société xénophobe et libérale à l'extrême, Dans le blanc des dents. Jubilatoire chronique d'un racisme ordinaire.

22

Ces dents, ce sont celles de Kwesi, l'amoureux noir de Jenny Jones, fille d'un marchand d'armes anglais, père de famille anglaise lambda, ou presque, puisque Jane, la mère est une paranoïaque obsédée sexuelle et John, le fils, un futur tortionnaire incestueux... Signée Nick Gill, cette comédie plus que grinçante, conseillée à partir de 15 ans..., est d'une férocité sans concessions et permet à cette jeune troupe très en verve de nous plonger dans une satire, comme une expérience immersive au cœur de la vulgarité, de la violence et de la sauvagerie domestique d'une société occidentale moisie. Le spectateur passe en effet par des états qui s'apparentent à des bains successifs, chauds bouillants, puis acides et aigres, pour finir glacés et sanglants.

Écriture incisive

Si *Mirror Teeth* (titre original) est sa première pièce, elle dévoile immédiatement le talent dramaturgique de son auteur, qui nous assène une écriture incisive et ludique, se nourrissant de clichés pour mieux exposer la bêtise xénophobe et la puissance du dominant. D'emblée, on est frappé par une langue d'expressions toutes faites qui fonctionne comme un système totalitaire au cœur de la famille Jones. On parle fort et beaucoup, on passe en force pour imposer sa parole, on joue du parallélisme systématique dans la balance des questions/réponses qui font du phénomène

de la répétition un instrument de verrouillage de la langue. Nulle place laissée au doute ou au questionnement, à la nuance ou à la réflexion. La parole des protagonistes enferme le locuteur, comme dans le rapport frontal et usant entre la femme soumise qu'est Jane et le père de famille machiste, raciste et au service aveugle d'une cause impérialiste et éthnocentrée du monde. Nick Gill dénonce cette mécanique infernale

avec humour et fracas. Le rire permet en effet la distance nécessaire au traitement d'un sujet grave de nos sociétés, mais ne semble pas ménager d'issue possible à ce drame monstrueux, comme la dénonciation opérée par l'action théâtrale prouvait sa propre incapacité réformatrice. Les clichés déclinés à l'endroit de Kwesi font rire malgré tout et nous renvoient à notre impuissance et à notre immobilisme coupable. Une fin de partie toute beckettienne qui évoque forcément un repli identitaire propre aux partisans du Brexit !

Prise en otages

Léonard Bertholet, Emilie Blaser, Cédric Djedje, Pierre-Antoine Dubey et Nora Steinig, les cinq comédiens présents, l'ont bien compris qui déploient une énergie exemplaire et placent le public dans une situation de jeu, en position active, mais pour mieux l'inciter à occuper la posture supérieure de celui qui rit. Nous sommes efficacement pris en otages par la langue si brutale et privée de toute pensée préalable. La seule qui tente de remettre en question l'évidence acceptée par les autres est Jenny. Elle en paiera le prix et finira par perdre la parole, terrassée par la puissance des clichés, punie pour avoir pris le risque de la liberté et victime emblématique d'une justice absente et absurde.

La mise en scène du Collectif est justement au service de cette machine infernale, elle va à l'essentiel, s'appuyant sur des effets de changements de rythmes, d'arrêts sur image ou d'illustration musicale toujours à propos. Et comme le diable se cache dans les détails, on distingue aussi les motifs symboliques d'un papier peint qui joue encore de la caricature, mais, à l'image de ce spectacle, tout en finesse, comme un miroir éclatant d'un quotidien terrifiant et toujours menaçant.

Jérôme Zanetta



« Dans le blanc des dents » © Samuel Rubio

Les 1er, 2, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 18, 19 mars : Dans le blanc des dents de Nick Gill, trad. Elisabeth Angel-Perez, m.e.s. Collectif Sur un Malentendu.

Le Poche/GVE. Billeterie : 022/310.37.59, billetterie@poche--gve.ch

[ACCUEIL](#)[SOCIÉTÉ »](#)[ÉCRITURE CRÉATIVE »](#)[DOSSIERS »](#)[TRIBUNES »](#)[CHRONIQUES »](#)[VIE ESTUDIANTINE](#)[CHRONIQUES](#)[SUR LES PLANCHES](#)[Facebook](#)[Twitter](#)

CHRONIQUES

Retrouvez ici les chroniques, hebdomadaires ou bimensuelles, écrites ou dessinées, de différents rédacteurs et rédactrices collaborant à R.E.E.L. Que ce soit critiques, éditoriaux ou articles satiriques, nous espérons que vous trouverez votre compte par ici !

UN PLEIN DE PHOTOS !



Dans le blanc des dents, dans la noirceur de l'âme humaine

mars 01, 2017 / by R.E.E.L. / 0 Comment

Racisme, sexualité, enfermement, repli sur soi, mise en abîme du théâtre, absurde, humour anglais...C'est tout ce que pouvez retrouver Dans le blanc des dents, jusqu'au 19 mars prochain au POCHÉ/GVE.

Un intérieur anglais, avec un fauteuil anglais. Jane Jones (Nora Steinig), femme au foyer anglaise, dresse la table. James Jones (Pierre-Antoine Dubey), son mari anglais, rentre du travail. Ils attendent leurs enfants anglais, John (Léonard Bertholet) et Jenny (Emilie Blaser). Détrompez-vous, nous ne sommes pas dans le décor de *La cantatrice chauve*, mais bel et bien *Dans le blanc des dents* (*Mirror Teeth* en version originale). Dans cette pièce de Nick Gill, la famille Jones, composée de James, le père marchand d'armes, Jane, la mère femme au foyer, John, étudiant en littérature à l'Université et Jenny, « lycéenne de 18 ans sexuellement active », vit heureuse dans une grande ville d'Angleterre, dans son confort bourgeois. Jusqu'au jour où... Jenny décide de leur présenter son nouveau petit ami au nom doucement exotique : Kwesi Abalo (Cédric Djedje). Qu'advientra-t-il des rapports familiaux ? Comment accepter cet étranger – Noir qui plus est ! – dans cette famille bien-pensante et tellement harmonieuse ?

Le texte de Nick Gill présente la particularité de tout exprimer, sans sous-entendu, sans non-dit. Si ce type d'écriture peut sembler cru, sec, et sans relief, le collectif « Sur un malentendu » parvient à le faire vivre et la retranscrire sur scène avec un certain brio. Mêlant vaudeville et sitcom à l'anglaise, leur mise en scène met en avant une certaine manière de surjouer. Si cela est souvent dérangent, il n'en est rien ici, tant le texte y contraint. La gestuelle, les expressions, la manière de déclamer les répliques, les rapports entre les comédiens, tout est en accord avec le texte. L'humour anglais, souvent absurde, y est bien présent, vendu parfaitement par cette jeune troupe dynamique. On notera toutefois une baisse de rythme, ressentie dans l'espacement de plus en plus grand entre les rires du public, il faut reconnaître que celles-ci est certainement nécessaire sur une pièce aussi longue (environ 1h50). Si le public ne faisait que rire, où serait la dénonciation ? Plus encore, le rire permet-il de dénoncer ? Certains, à la sortie, sont sceptiques...

Ce n'est pas mon cas, puisque le rire, associés aux clichés et autres stéréotypes – parfois monstrueux – permet, à mon sens, de dénoncer, non sans virulence, certains grands travers de notre société. Le racisme

d'abord, puisque James et Jane ont peur de se faire attaquer par Kwesi, qui doit sûrement avoir un couteau sur lui, comme tous les Noirs ! La bien-pensance occidentale ensuite, puisque James essaie sans arrêt de se convaincre – et de convaincre sa famille – qu'il est bon de vendre des armes aux milices, aux gangs et autres criminels, puisque de toute façon, si ce n'est pas lui, quelqu'un d'autre s'en chargera... Alors pourquoi ne pas faire vivre sa famille ainsi ? L'enfermement aussi, puisque cette microsociété se replie sur elle-même, dans son cocon. L'intrusion de Kwesi vient complètement déranger leur façon de vivre. Un exemple illustre cet enfermement : Jean Smith, la petite amie de John est jouée par la même comédienne que Jenny, sa sœur.[1] Cette question en sous-tend une autre : celle de la sexualité. Souvent abordée, même montrée par moments, elle est souvent malsaine : Jenny aime observer son frère nu sous la douche, James a des gestes déplacés envers la petite amie de son fils, tout comme ses pensées envers sa fille (« Elle est si sexy... Ah, si j'avais 20 ans de moins »), qui ne sont pas sans rappeler celles d'un certain... Donald Trump !



On retrouve donc ici l'antique opposition entre civilisé et barbare. Les Jones prêtent des intentions à Kwesi – et à tous les étrangers en général d'ailleurs – alors qu'eux ne valent pas mieux. Au contraire, ils sont bien pires ! Le barbare, n'est-ce pas d'abord celui qui croit à la barbarie, comme l'écrivait Claude Lévi-Strauss, dans *Race et histoire* ? C'est exactement ce qu'on retrouve ici. En voyant Kwesi comme un barbare, les Jones ne remettent pas en question leurs pratiques, leur comportement et leur manière de penser, bien plus barbares que les siennes. À cet égard, Jenny est la seule à se rendre compte de cette hypocrisie de sa famille, à tenter de se retourner contre. Le fils, s'il dénonce l'activité de son père, retournera bien vite sa veste, conscient qu'il ne pourra rien n'y changer. Il y a une certaine fatalité *Dans le blanc des dents*... Fatalité qu'on retrouve grâce au personnage du policier, venu enquêter sur le drame qui touche la famille. Alors qu'il semble tenir un discours moralisateur, plein de vérité cruelle et de dénonciation, il finira par montrer que son propos est aussi vide et sans intérêt que celui des autres personnages, qu'il ne vaut pas mieux qu'eux.

De cette pièce, on retiendra une théâtralité assumée, sur laquelle les comédiens aiment à jouer, quelques moments gênants, autour de la sexualité malsaine dans cette famille aux mœurs souvent étranges, ou encore l'absence de non-dits... qui en dévoile d'autres, sur le fonctionnement de la société ! La dénonciation, ou du moins l'exposition de certains problèmes de notre société (racisme, sexualité, enfermement...), à travers cette microsociété, image d'une macrosociété présentant souvent les mêmes travers, faite par le rire et les clichés est bien présente.

Dans le blanc des dents, c'est une pièce durant laquelle on rit beaucoup, mais aussi durant laquelle on réfléchit, même sans se reconnaître. C'est en tous les cas une pièce qui ne laisse pas indifférent. On peut rire, adorer, détester, s'ennuyer, s'émerveiller, se questionner... Quoi qu'il en soit, on ressent forcément quelque chose !

Alors, si vous aussi vous souhaitez simplement ressentir quelque chose, n'attendez plus et courez au 7, rue du Cheval-Blanc !

Fabien Imhof

Infos pratiques :

Dans le blanc des dents, de Nick Gill, traduction d'Elisabeth Angel-Perez, du 27 février au 19 mars 2017 au POCHE/GVE.

Mise en scène : Collectif « Sur un malentendu »

Avec Léonard Bertholet, Emilie Blaser, Cédric Djedje, Pierre-Antoine Dubey, Nora Steinig.

<http://poche—gve.ch/spectacle/dans-le-blanc-des-dents/>

Photo : © Samuel Rubio (banner) et © Renaud Dobeck (photo de famille)

<https://www.choisir.ch/arts-philosophie/theatre/item/2808-dans-le-blanc-des-dents>

Dans le blanc des dents

✎ Écrit par [Lucienne Bittar](#)



Photo : Samuel Rubio

Peu après l’arrivée sur scène de Jane, la mère, en jupe et chemisier classiques et talons hauts, toute occupée à dresser la table familiale en sautillant de plaisir, dans une salle à manger au papier peint surchargé de motifs très *british*, James, le pater familial, apparaît à la fenêtre. Il affiche un large sourire *pepsodent*, que Jane lui rend, brandissant

gaiement, en cadence sur une musique rythmée, un large couteau à viande... Le ton est donné.

Dans le blanc des dents

texte : Nick Gill

mise en scène : collectif *Sur un malentendu*

au théâtre **Poche**, Genève, jusqu’au 19 mars 2017

James, Jane, John et Jenny Jones. Ce pourrait être le début d’une comptine sur une gentille petite famille bourgeoise anglaise. C’est le prologue d’un voyage acide, dans le monde étouffant et étriqué, raciste et violent, d’un vendeur d’armes sans scrupule, patriarcal et scabreux. Il y a de *l’Orange mécanique* (de Stanley Kubrick) et de *Twin Peaks* (série de Mark Frost et David Lynch) qui remonte en mémoire. Et pourtant, on rit beaucoup ! En partie pour conjurer ce qui est insupportable par moments. Car il s’agit d’une comédie dramatique.

Écrit par l’auteur anglais contemporain Nick Gill, le texte de *Dans le blanc des dents* dénonce les mensonges des esprits bien-pensants. Il est mis en scène ici par le collectif *Sur un malentendu*, formé de six comédiens issus de la Manufacture-HETSR (La Haute école de théâtre de Suisse romande). Le jeu, très physique, flirte avec le théâtre dans le théâtre. Gestes et mots sont appuyés, les personnages caricaturaux, ce qui concourt à les rendre ridicules et accentue l’effet comique. Saluons la prestation d’Emilie Blaser, qui joue, sans s’économiser, Jenny, 18 ans, la plus « rebelle » de la famille. Mais à vrai dire, tous les comédiens sont bons et se donnent. Au moment de saluer, ils sembleront d’ailleurs un peu sonnés, encore dans leur monde...

Revue Choisir – Revue culturelle d’information et de réflexion, 03.03.2017

<https://www.choisir.ch/arts-philosophie/theatre/item/2808-dans-le-blanc-des-dents>

Tout va bien

L’histoire démarre dans une banlieue anglaise, et se termine dans un pays du Moyen-Orient où la famille a déménagé, sans rien changer à ses habitudes mais en s’enrichissant considérablement «grâce» au commerce du père... Dans le premier acte, Jenny présente à sa famille son nouveau petit ami, Kwesi, un anglais d’origine ghanéenne. Un Noir donc. C’est le choc pour la famille, qui en perd la voix et se fige, au sens littéral, à l’annonce de cette incongruité. Mme Johns se transforme d’ailleurs en un papillon épinglé sur un mur quand elle aperçoit Kwesi pour la première fois. Mais la famille finira par capturer le jeune homme dans sa toile, avant de le dévorer. Tous les Jones d’ailleurs sont appelés à s’entre-avaler peu à peu. Car dans *Le blanc des dents* raconte aussi comment des pères, des mères, des frères peuvent se transformer en de redoutables prédateurs les uns pour les autres.

Enfermés dans un carcan ne laissant guère de place au questionnement, à une parole différente, les protagonistes vivent des frustrations profondes et fantasment dur ! «La provocation sexuelle entre frères et sœurs est une chose assez courante, tu sais», explique tranquillement Jenny à son frère John. La violence est latente, inquiétante, les désirs refoulés flottent de toute part. Jusqu’au passage à l’acte, au meurtre et au viol incestueux. Non, «tout ne va pas bien», malgré ce que les Jones aiment à répéter comme un refrain. Et la pauvre Jenny finira dans un état de catatonie, absente à elle-même et à son environnement, telle une poupée devenue jouet des «autres» ... les «siens» pourtant.

De trop

La question se pose toutefois : la pièce ne gagnerait-elle pas rester dans le sous-entendu ? Ne tourne-t-elle pas à la provocation gratuite ? Personnellement, la troisième partie, qui démarre dans un nuage de fumée pénible sur fond sonore d’émeute populaire, et se poursuit avec le monologue d’un commissaire et une scène sexuelle dérangeante m’a parue décalée et de trop. Elle amène peu aux problématiques développées, notamment celle de l’acceptation de l’altérité. «Tous ces autres», comme le dit Jane, que l’on ne veut pas chercher à comprendre ni même à entendre ou à voir, et qui deviennent sources de peurs et que l’on préfère donc instrumentaliser.

Le théâtre de Poche ouvre avec cette pièce la deuxième partie de sa saison, joliment appelée *saison d’eux*, consacrée au thème du racisme. Précédée par *J’appelle mes frères*, *Dans le blanc des dents* sera suivi de *Alpenstock*, de Rémi De Vos, une autre comédie décapante.

Lu 456 fois



Lucienne Bittar



Huis-clos grinçant au TPR



Dans le blanc des dents met en scène une famille bourgeoise qui va se déchirer. (Photo: Samuel Rubio)

Prenez une famille anglaise bourgeoise, xénophobe, capitaliste et le petit ami noir de la benjamine de la maison et vous obtenez *Dans le blanc des dents*. Cette satire grinçante du britannique Nick Gill se tient dès mercredi soir et jusqu'à samedi au Théâtre populaire Romand à La Chaux-de-Fonds. La pièce est présentée par le collectif *Sur un malentendu*, dont fait partie la Neuchâteloise Emilie Blaser.

Cette comédie très noire, qui se déroule dans le présent, met en scène une famille ultra-capitaliste qui commence à se déchirer quand la plus jeune présente son nouvel ami qui est noir. Le vernis de cette famille presque parfaite vole alors en éclat et se révèlent le racisme, la violence verbale, les perversions et finalement la violence physique. Personne ne s'en tirera indemne.

Dans le blanc des dents fait la part belle à la caricature et laisse le politiquement correct à la porte pour faire réfléchir sur la société actuelle ultra-libérale et xénophobe. Elle permet aussi de faire des analogies avec les récents événements politiques qu'a connus le monde occidental. /jha

Radio

Emission Vertigo RTS La Première, 31.01.2017

<http://www.rts.ch/play/radio/vertigo/audio/theatre-dans-le-blanc-des-dents?id=8313972>

Emission La Quotidienne sur Radio Vostok, 01.03.2017

<https://www.mixcloud.com/RadioVostok/la-quotidienne-dans-le-blanc-des-dents-eclairage/>

Journal du 12h30 RTS La Première, 03.02.2017

<http://www.rts.ch/play/radio/le-12h30/audio/les-jeux-de-pouvoir-et-la-geopolitique-au-coeur-dune-piece-de-theatre?id=8341349>

Emission Culture au Point sur RTS Espace 2, 10.02.2017

<https://www.rts.ch/play/radio/culture-au-point/audio/theatre-dans-le-blanc-des-dents--mirror-teeth-du-collectif-sur-un-malentendu?id=8341496>

Emission Les Culturbitacées sur GRRIF radio, 22.02.2017

<https://www.grrif.ch/interview/dans-le-blanc-des-dents-ou-les-differentes-couleurs-du-rire/>

Télévision

CANAL ALPHA : « Dans le blanc des dents »: on rit jaune au TPR, 27.01.2017

<http://www.canalalpha.ch/actu/dans-le-blanc-des-dents-on-rit-jaune-au-tp/>

Emission Geneva Show sur la chaîne Léman Bleu, 24.02.2017

<http://www.lemanbleu.ch/replay/video.html?VideoID=31617> (dès 11'18)